

Terrible vertu

Ellen Feldman

Terrible vertu

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Le Plouhinec*



Titre original : *Terrible Virtue*
Éditeur original : HarperCollins

© Ellen Feldman, 2016.
© le cherche midi, 2019, pour la traduction française.
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0399-4
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Laurie Blackburn
et Fred Allen
et encore et toujours
à Stephen*

Seule la femme rebelle, lorsqu'elle sort des usages que lui imposent les conventions bourgeoises, peut faire œuvre d'une terrible vertu.

Margaret Sanger, 1914

Prologue

Toute ma vie durant, on m'a posé la même question. « Margaret », me disait-on. « Maggie, Marge, Peg, Darling » dans la haute société, « Dear » chez les femmes moins chics, et on sentait bien au ton de leur voix qu'elles n'arrivaient pas à se décider entre réprobation et envie, ou peut-être une réprobation née de l'envie. « Qu'est-ce qui t'a poussée à agir ainsi ? Pourquoi avoir tout sacrifié, mari, enfants, une vie normale – quoi que cela puisse vouloir dire – à la cause ? » Un ami converti aux théories freudiennes a un jour convenu de financer mon magazine, *The Woman Rebel*, à condition que j'entreprenne une thérapie afin de découvrir la vraie motivation derrière mon désir de le publier. Je n'avais nul besoin de psychanalyse pour connaître mes motivations. Et ce n'était pas un sacrifice. Je ne leur ai jamais répondu cela, toutefois. L'honnêteté n'est pas toujours le meilleur des choix, contrairement au dicton que ces bonnes âmes brodaient volontiers au

point de croix. Non, je leur parlais plutôt de Sadie Sachs.

L'histoire de Sadie faisait taire tout le monde. Une histoire déchirante. « Et vraie », ajoutais-je toujours, car c'est encore une chose qu'on a dite de moi toute ma vie, que j'enjolivais, que j'inventais des mythes à propos de moi-même, en un mot que je mentais. Même J. J. m'en a accusée.

« Dis la vérité, Peg, il n'y a jamais eu de Sadie Sachs. »

Je l'ai toisé avec ce regard que je pouvais avoir, qui l'envoyait au diable. Un regard qui faisait battre Bill en retraite, ou qui le mettait dans une rage noire. J. J., cela l'excitait, au contraire.

« Tu as raison. Il n'y a jamais eu une Sadie Sachs. Elles étaient des milliers. Des millions. »

Y compris ma mère. Cela, je le lui ai tu, mais il a compris. Dieu, que cet homme était compréhensif.

Ma mère, cassée en deux au-dessus d'une lessiveuse pleine des chemises, chaussettes et caleçons sales de son mari et de ses enfants ; ma mère, penchée sur une soupe maigre, diluée au

maximum pour nourrir treize bouches affamées ; ma mère, à genoux sur un plancher maculé de boue qu'aucune quantité d'huile de coude ne pourrait rendre propre. Ma mère, émaciée, usée, creusant sa propre tombe, c'est elle qui m'a motivée. Elle et les femmes de la colline. Celles qui étaient tout le contraire de ma mère. J'aurais pu les tuer pour cela. Mais je les aimais à égale mesure. Les voilà, mes motivations. Ma mère, les femmes de la colline, et le gouffre béant qui les séparait.

Ah, oui, et l'amour, aussi. L'amour m'a motivée. Mais une autre question demeure, qui ne m'est venue qu'ici, dans cette chambre blanche et aseptisée de cette prison qu'on appelle l'hospice. Et c'est Peggy qui me la pose.

Elle entre en se faufilant, sans que ses pieds nus fassent un bruit sur le lino, contrairement au chuintement des semelles de crêpe des infirmières et au cliquetis des talons de mes petites-filles en visite. Elle s'assoit sur le lit et me fixe de ses yeux bleus des mers du Sud, impitoyables comme les prêtres, les politiciens et les procureurs qui m'ont combattue toute ma vie.

Je peux te demander quelque chose, maman ?
Le ton de sa voix m'étonne. J'y entends une timidité teintée de tendresse. Je m'attendais à de la colère.

Je lui dis qu'elle peut tout me demander, bien que mon cœur déficient tambourine dans ma poitrine flétrie. Je sais déjà ce qui vient.

Si c'était à refaire, le referais-tu ?

Et maintenant, dans ce lit étroit dénué d'amour, dans cette chambre stérile et blanche, placée face au souvenir que je me suis efforcée toute ma vie d'effacer, avec les remords que je pensais avoir noyés dans le puits de la vie, je suis incapable de lui donner une réponse.

La question du sacrifice ne manque peut-être pas de pertinence, au fond.

1

Une nuit, à bord d'un train, alors que j'allais donner une conférence Dieu sait où, je me suis réveillée en proie à la nausée. *Oh non*, ai-je pensé. Encore une grossesse. Ce n'était pas juste, moi qui faisais tellement attention. Puis j'ai fait mes calculs. Je ne pouvais pas être enceinte. Pour m'apaiser, j'ai relevé le store au-dessus de ma couchette et regardé dehors. Juste à temps pour voir filer le panneau de la gare que nous traversions. Corning. Même après tant d'années, le seul fait d'y passer avait le pouvoir de me soulever le cœur.

Je suis incapable de me rappeler une époque où je ne rêvais pas d'évasion. Quand les sales gosses du voisinage se moquaient de moi, je me disais que je leur montrerais, un jour. Lorsque Miss Graves m'a fait chasser des bancs de l'école, j'ai juré de ne plus jamais y retourner. Quel âge avais-je alors ? Quinze ans ? Seize ?

J'étais si fière ce matin-là, à parader avec mes gants neufs en chevreau blanc tout doux brodés de petits myosotis bleus et roses. D'accord, pas

tout à fait neufs. C'était un don de Mme Abbott via ma sœur Mary. Mais ils avaient à peine été portés. Les Abbott étaient comme cela.

Mary était en place chez les Abbott, qui étaient parents des Houghton, propriétaires de la verrerie Corning Glass, elle-même propriétaire de la ville de Corning. Ma mère disait que Mary était chanceuse d'avoir un si bon emploi. Mon père, de son côté, jugeait que c'étaient les Abbott qui avaient de la chance, car une fille moins clémente que Mary les aurait depuis longtemps assassinés dans leurs lits pour les gages minables qu'ils lui versaient et la manière dont ils profitaient d'elle. Mary, elle, ne faisait pas de commentaires, mais il faut dire qu'elle avait le privilège de vivre là-haut, sur la colline, même si sa chambrette était perchée sous les combles, où l'eau gelait en hiver et où elle-même bouillait en été.

Ce matin-là, je retrouvai mes camarades sur le chemin l'école, en ralentissant de temps en temps pour leur donner l'occasion de me rattraper. Je voulais que tout le monde voie mes gants neufs. Et en effet, l'une après l'autre, les filles poussèrent des oh ! et des ah ! et me

demandèrent d'où je tenais de si jolis gants. « Un cadeau », répondis-je en cultivant le mystère. Brigit O'Mara me supplia de les lui faire essayer.

« Peut-être plus tard. »

C'était un mensonge. Je n'avais aucune intention de laisser quiconque mettre les mains dessus, et encore moins dedans.

L'enseignante aussi les remarqua. Comment aurait-elle pu les manquer, alors que je levais la main bien haut pour répondre à la première question ?

« Quels jolis gants », dit Miss Graves, sur quoi je fis pivoter mon poignet pour que tout le monde profite du spectacle.

Voilà qui leur apprendrait à se moquer de moi !

« Sont-ce des myosotis ? » demanda-t-elle.

Je m'autorisai un sourire princier et reconnus que c'en étaient.

« Je me demande où Margaret Higgins a déniché de si beaux gants », lança-t-elle alors à la cantonade.

J'ignorais encore ce qu'elle mijotait, mais sa voix me fit baisser la main.

« Elle dit que c'est un cadeau, précisa Brigit.

— Un cadeau ? » Les sourcils noirs de Miss Graves, une ligne continue qui lui barrait le bas du front, se haussèrent vivement. « Qui a bien pu faire à Margaret Higgins un si beau cadeau ? On se le demande.

— C'est ma sœur Mary », avouai-je.

Tout le monde allait savoir, maintenant, que les gants étaient une aumône de Mme Abbott.

« Et où Mary Higgins peut-elle bien dénicher de si jolis gants à offrir à sa petite sœur ? » continua Miss Graves.

J'attendis d'être raillée pour mes robes, mes chaussures et mes chapeaux de seconde main.

« Pensez-vous qu'elle a fait un pacte avec quelqu'un ? »

Mes prétendues amies se mirent à glousser. Un garçon éclata d'un rire strident. Je savais ce qui m'attendait désormais, et c'était bien pire qu'une raillerie sur des vêtements d'occasion.

Mon père était le libre-penseur de la ville. « Les enfants du diable ! Les enfants du diable ! » braillaient d'autres gamins en nous poursuivant dans les rues non pavées, poussiéreuses en automne, boueuses au printemps. Tantôt je prenais mes jambes à mon cou, tantôt je tentais